

MARIE-CHRISTINE ARBOUR

La logicienne

Je trouve du plaisir à démoraliser mes étudiants. C'est peut-être la raison pour laquelle j'ai étudié la philosophie. Je ne pense qu'à détruire la satisfaction d'autrui. Je ris sous cape parce que je suis une des rares femmes dans le domaine. Je sais que derrière mon dos, on m'appelle « la logicienne ». Bon, me dis-je, c'est tout de même mieux que « gros cul » ou « sale mégère ». J'ai l'allure qu'il faut : je suis presque laide avec ma cinquantaine bien sonnée, je me vêts invariablement d'un tailleur gris et je porte des grosses chaussures plates. Je suis toujours d'attaque : ma tâche est de rappeler la différence entre le vrai et le faux. Mais cet exercice devient vite un combat épuisant visant à exposer le mensonge afin de lui substituer la vérité.

Rien n'est plus spécieux que la logique. En effet, il est rassurant de penser qu'il n'y a que deux camps clairement définis : le vrai et le faux. Mais dans la pratique, l'esprit ne fait que dériver dans le non-sens.

Au début de ma carrière, j'avais encore en moi un semblant de gentillesse et je proposais à mes étudiants des travaux faciles avec des propositions sans ambiguïté, du genre « une cerise est rouge » ou « la terre tourne autour du soleil ». Je leur demandais de faire des calculs simples. Je leur offrais des syllogismes évidents. Mais ils ne cessaient de se plaindre de ma sévérité. C'est alors que j'ai commencé à puiser en moi un sadisme éclatant qui me poussait à abîmer cette tendre quoique douteuse jeunesse. Une fois, j'ai forcé mes étudiants à réfléchir sur l'assertion « J'aime ». J'avais bien préparé ma tirade. « Quand on affirme "J'aime", ment-on entièrement, peu ou pas du tout ? Existe-t-il un moment où aimer dans l'absolu devient possible ? Ou l'amour n'est-

il qu'une gradation du faux qui culmine dans l'éclosion du vrai? Et plus: l'amour ne devient-il pas faux une fois qu'on le déclare?» Pour les torturer, je leur soumettais des propositions impossibles à évaluer. Au fond, à quoi sert la logique si elle ne s'attache qu'aux truismes?

Je ne donne jamais plus qu'un C. Je reçois régulièrement des étudiants aussi prétentieux qu'ambitieux qui pleurnichent en affirmant qu'ils n'ont que des A et que ce C injuste risque de faire une tache noire sur leur beau dossier. Et je leur demande invariablement: «Dites-moi ce qui est vrai: une note ou un être humain?» À cela, ils ne peuvent que répondre: «L'être humain». Et je leur fais alors remarquer qu'une note n'a pas de véritable existence. Je leur rappelle que le faux, tout comme la pulsion de vie, est ce qui ne cesse d'empiéter sur la connaissance. Et jamais je ne change mon évaluation. «Faites de ce C une illusion. Ce sera votre leçon de vie», dis-je en conclusion avec méchanceté.

Qui me connaît – connaître, grand mot, disons qui me fréquente – pourrait avoir l'impression que j'ai toujours été ainsi: vieille. Je le sais: j'ai une allure rabougrie et triste. Au cours des ans, je n'ai fait que me lester de connaissance. Au début, quand j'avais vingt ans, mon amour pour la pensée ne faisait que magnifier ma haine des gens. Mais on le sait: l'amour ne dure pas. Je me suis donc lassée de la pensée des autres qui me semblait à la fin ennuyante. Et j'ai fini par me délecter dans la détestation. Maintenant, j'enseigne ce à quoi je ne crois plus. Je suis un peu comme une mouche prisonnière d'une toile, sauf que c'est moi qui ai tissé cette toile. Et au lieu de chercher à m'échapper, je m'immobilise de plus en plus. Quand je cesserai de bouger, je toucherai à la seule vérité: la mort.

Mais j'ai bel et bien été une enfant qu'on a chassée du paradis. Mon malheur était que je comprenais tout. À un an, je suivais les conversations des adultes en faisant mine de jouer avec ma poupée. J'avais décidé d'attendre avant de parler car je voulais qu'on me laisse tranquille.

Un matin, je me suis dirigée vers l'armoire où on gardait ma bouteille de lait. Mais la bouteille n'était pas à sa

place. Mes parents se tenaient devant moi en souriant. Je me souviens que tous deux portaient une robe de chambre et que tous deux avaient la chevelure ébouriffée. Et ils souriaient de plus en plus. (J'ai d'ailleurs demandé à mes élèves si on pouvait affirmer : « Il sourit donc il est heureux. » Ils sont tous tombés dans le panneau en déclarant la justesse de cette assertion. J'ai jubilé en donnant un zéro. En effet, on peut sourire en étant malheureux ou en colère. En réalité, le sourire est un leurre.)

Mon père a parlé le premier avec une voix douceuse : « Il n'y a plus de bouteille. La bouteille a été perdue », a-t-il affirmé. Ma mère a renchéri : « Oui, désormais tu vas devoir boire dans un verre comme une grande. » Je savais qu'ils mentaient tout en faisant de moi une petite idiote. Cette avanie m'a fait pleurer malgré moi. C'est peut-être à ce moment que je me suis promis que dorénavant je réprimerais mes larmes. (En effet, mes yeux sont secs comme de la craie depuis des années et des années.) Mais pour quelle raison avaient-ils décidé qu'il fallait m'imposer un sevrage ? J'étais aussi outragée que désespérée : j'allais leur faire payer leur malhonnêteté.

Et jusqu'à l'âge de quatre ans, j'ai régulièrement renversé mon verre de lait par terre.

Tant qu'à mentir, autant y aller à fond. J'attends en vain qu'un de mes étudiants vienne me raconter une histoire à dormir debout pour justifier le retard d'un travail. J'aimerais qu'on me dise des choses comme : j'ai été enlevé par un extraterrestre, une mouette a chié sur ma copie, un ogre a dévoré mon ordinateur, il a plu dans ma chambre, la Vierge Marie a craché sur moi. Mais mes étudiants font preuve d'une probité inébranlable : ils se disent peut-être que l'absence d'imagination est une preuve d'intelligence. Ils sont si assidus : c'est comme s'ils se lavaient la langue avec du savon.

Je ne pense qu'à les salir.

La main de mon père s'est tant de fois attardée sur mon sexe. Mais il était si grand et moi si petite. Je ne pouvais protester, non, je ne faisais que me trémousser en espérant que la main s'en aille. J'ai dès lors compris que je devais

prendre une décision capitale. Qu'est-ce qui était vrai ? Mon sexe ou la main de mon père ? Et j'ai choisi de valider l'existence de mon sexe tout en reléguant en arrière-plan la main. La main appartenait désormais au monde de la spéculation. Déjà, je comprenais que la vérité dépendait d'un point de vue.

Je n'ai offert mon sexe, qui était vrai, qu'à un seul mâle, dont j'ai décrété la fausseté. Il était l'homme. Il ne cessait de se vanter de sa force. Il était en effet persuadé que le masculin l'emportait sur le féminin. Il claironnait haut et fort son importance. Il s'intronisait roi et il me faisait comprendre que je n'étais que son sujet. Lui l'astre, moi le satellite. J'ai joué le jeu.

Après l'acte, il me demandait si j'avais joui. (Je me méfie du mot «joui», qui contient le «oui» dont je n'ai jamais abusé, car dire oui est s'exposer au malheur.) Je mentais alors avec délectation. «Pas vraiment», disais-je en sachant bien que cette déclaration ne signifiait rien, une proposition ni vraie ni fausse qui ne tenait pas la route. La dissidence logique était devenue ma seule vengeance. «Tu dis vrai?» lançait-il, l'air déconfit. «Je dis faux en ne mentant qu'à demi», concluais-je.

Il s'est acharné sur moi durant un an, à l'époque où je terminais ma maîtrise. J'abusais de syllogismes et je l'ai lentement mené vers la dépression en l'écartelant intellectuellement.

Je jubilais : j'étais certaine de gagner la joute qui oppose les femmes aux hommes.

Après avoir perdu le droit de boire à la bouteille, j'ai fait des crises : le mensonge de mes parents sanctionnait mon ire d'enfant-roi. Je refusais de mettre des vêtements et je me sauvais dans la cour en portant seulement des bottillons. (C'était avant que je décrète la vérité de mon sexe.) J'étais constamment outragée. Je gardais très profondément en moi mon secret : je savais ce qu'était la trahison.

Quelquefois, lorsque mes parents s'enlaçaient, je me plaçais entre eux comme pour les empêcher de fusionner.

« Nous nous aimons », disaient-ils.

Je ne les croyais pas. Déjà, je situais l'être humain dans un paysage tout en gradation, un paysage gris, le néant en somme.

Ils s'aimaient, mais je ne comprenais pas pourquoi la main errait sur mon sexe.

Au Noël de mes trois ans, on m'avait donné un petit camion que je m'amusais à faire rouler en faisant un bruit de vrombissement. Je suis entrée dans le salon. Ma tante, la sœur de ma mère, qui n'avait que treize ans, était assise sur mon père. Ils s'embrassaient à pleine bouche. De plus, la main était sous la jupe sage de ma tante. Ils se sont immobilisés en me voyant. Leur surprise était caricaturale : ils ressemblaient à des guignols. Et j'ai continué à faire avancer mon camion en réfléchissant.

Je comprenais qu'un renversement allait bouleverser l'ordre des choses. La main de mon père devenait vraie alors que le sexe de ma tante demeurait faux. Et moi, j'étais exclue de ce monde où on pose des gestes indus. Je soupçonnais que le jour de ma délivrance était venu.

Mais j'en revenais à ma préoccupation principale. Ainsi, quand mes parents déclaraient qu'ils s'aimaient, ils mentaient. Je leur en voulais de ne pas s'en tenir au bonheur d'exister. Mon père, de toute évidence, avec sa main, ne faisait que palper des sexes. Je me suis confusément demandé : le plaisir est-il par définition interdit ?

Encore aujourd'hui, je n'ai pas de réponse.

Si les rapports humains obéissaient à la logique, on s'ennuierait et sans doute ne mentirait-on pas.

Après ce Noël de mes trois ans, la main a en effet cessé de me visiter, comme je l'avais anticipé. Ma tante m'avait sans doute remplacée. Mais j'attendais le moment où une autre main prendrait le relais.

Oui, elle est en effet venue, vingt ans plus tard. Comme je l'ai dit, j'ai accepté de fréquenter l'homme par curiosité.

Je disais à l'homme que la seule assertion valable demeurait « Je suis moi ».

Il était fasciné par mon détachement mais il ne faisait que répéter qu'un poète célèbre avait affirmé que moi c'est l'autre.

Je rétorquais que l'altérité est une expérience des limites. En effet, quand on pousse un raisonnement à l'extrême, on découvre que tout finit pas signifier son contraire. Aussi jouer est-il à la fin souffrir.

Je savais qu'avec mes raisonnements, je ne faisais qu'ébranler son insatiable vanité.

Puis un jour, il n'a pu que déclarer en faisant une moue : « De toute manière, tu es laide. »

Je l'ai relancé : « Suis-je vraiment laide, ou le problème n'est-il pas que je ne suis pas assez belle ? »

Il m'a quittée ce soir-là, à mon grand soulagement.

J'avais enfin réussi à anéantir la main.

J'ai eu un professeur – une femme – qui m'a un jour convoquée à son bureau. Elle a brandi le travail que je lui avais remis. « Cet essai n'est pas digne de vous. Vous êtes une élève brillante. J'exige que vous le recommenciez. On ne peut mentir avec Wittgenstein. »

J'ai baissé la tête : mes joues étaient en feu.

Elle a continué : « Allez au parc. Voyez des amis. On ne peut vivre que dans les livres. Quelquefois, la vérité nous frappe au moment le plus anodin. Pensez à Archimède qui prenait son bain. »

Mais évidemment je n'ai pas écouté ses conseils et je suis allée me réfugier dans la bibliothèque. Fiévreusement, j'ai réécrit mon essai. Je cherchais de toutes mes forces à prouver qu'on avait fait du féminin un instance négative à écarter de la pensée.

Et moi, j'étais une femme avec un sexe qui explosait de vérité.

Ce sexe que la fausse main avait créé.

Je regarde ces têtes qui dodelinent pendant que je parle : je crois voir des fleurs agitées par le vent. Et le vent, c'est ma voix, qui transporte sa part de vide et qui donne corps tant au faux qu'au vrai. Mais je ne peux que répéter à mes étudiants que la vie se situe dans cette zone grise caractérisée par l'incertitude où la logique n'a pas prise. « Alors pourquoi évaluer des propositions ? » demandé-je. Un jeune homme lève la main. « Pour ordonner la pensée », avance-t-il. « Non, non », dis-je.

Je trace un grand cercle sur le tableau noir. Et je dis : « C'est pour devancer la vie qui n'est qu'un cercle qui se referme un jour. »

Je n'ai fait qu'une bêtise dans ma vie : j'ai volé vingt-cinq cents à ma mère afin de m'acheter des bonbons. Et ma mère s'en est aperçu. (Avait-elle des antennes mystérieuses qui se mettaient à vibrer dès que je m'éloignais du droit chemin ?) Elle m'a confrontée. « Tu m'as volée », a-t-elle déclaré. J'ai répondu : « Non. » Elle a crié : « Tu mens. » Oui, maintenant que j'y pense, la proposition « J'ai volé vingt-cinq cents » ne peut qu'entraîner une douloureuse confession de la part du fautif. Tiens, je l'utiliserai dans un examen, mais pour désorienter les étudiants, je proposerai une autre proposition plus litigieuse, du genre « Vingt-cinq cents est beaucoup d'argent », ce qui se défend en Afrique mais pas au Canada. Je n'ai pas honte de perturber de jeunes esprits, moi qui suis une femme par définition mortellement blessée, avec en mon ventre une empreinte indélébile.

Et l'amour ? Dans mon cas, il faut demander : et l'humour ? Les vieilles filles, dit-on, n'ont rien de tout cela. Mais il m'arrive d'éclater de rire quand je suis seule. Pourtant, jamais je ne souris devant mes étudiants. Je ne leur offre que mon visage ravagé d'une austérité comminatoire décoré par mes lunettes de presbyte. La vraie blague, c'est la vie, voudrais-je hurler. Et je rêve alors de saboter toutes les inférences afin d'engendrer le chaos. Pour moi, inférence est si près de déférence. Et j'abhorre la déférence qui m'oblige à faire des courbettes à mes collègues sous prétexte qu'ils sont, comme moi, d'illustres docteurs. Je pincerai bien le sexe de Monsieur en m'écriant : « Pimpon, pimpon. » Comme ils me barbent ces messieurs qui discutent de Nietzsche le jour pour lorgner des jambes de jeunes filles le soir. Et ils ont cette façon de faire de moi une non-femme même si mon sexe est d'une pertinence irréfutable. Je ne cesse de mentir en multipliant les politesses. Mais comme je l'ai dit : j'aime la contradiction. C'est d'ailleurs ce qui fait mon succès comme professeur.

Quand j'ai eu vingt ans, mon père m'a fait signer des papiers. Il avait censément l'intention de financer mes études en investissant de l'argent. La main qui tue est celle qui guérit, me suis-je alors dit.

Trois mois plus tard, il a retiré le montant qui m'était destiné afin de s'acheter un luxueux chalet.

Cette fois, ce n'était pas la bouteille qu'on m'enlevait. On faisait pire: on allait me transformer en pauvre.

J'ai donc commencé à m'endetter en sachant que je me destinais à de longues études.

«L'argent est roi» est une proposition que je jetterais à la poubelle comme une vulgaire peau de banane. Mais je le concède: vu ma frugalité, aujourd'hui je vis bien, c'est-à-dire que je vis comme on dort.

Mon professeur, cette femme absolue, est maintenant à la retraite à l'âge vénérable de soixante-quinze ans. Elle a six petits-enfants. Elle me téléphone de temps à autre afin de prendre de mes nouvelles. Elle m'encourage encore à aller au parc. Mais je ne peux lui avouer que le parc pour moi est synonyme de beauté, et au nom de la beauté on ne cesse d'engendrer des propositions tout aussi fausses les unes que les autres. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la laideur. Je voudrais contribuer à établir la suprématie de la négation. Le soir, face à mon ordinateur, je ne peux que penser: je ne sais rien. J'ai au fond beaucoup d'affection pour les gens incultes: ils croient sans voir, ce qui est le pinacle du raffinement.

Lorsque je m'éveille le matin, je salue la vie en me disant: que le spectacle commence.

Me voilà donc: discrètement, je m'étirole. Des taches brunes parsèment mes mains et je me courbe légèrement lorsque je marche. Je suis une logicienne qui réfute sa vocation. Mais paradoxalement, je me plais dans mon métier de professeur. J'assume mon rôle d'initiatrice. Je sais que j'ai un effet sur mes étudiants. Et on ne se débarrassera pas de moi si facilement.

Ce soir, je vais ouvrir une bouteille de vin blanc afin de m'enivrer. Ivre, je réussis à redevenir une enfant qui dit des choses vraies devant son miroir.

Et j'oublierai le temps d'une chanson que je suis moi.